



INSTITUT IMPERIAL DE FRANCE.

NOTICE HISTORIQUE

SUR LA VIE ET LES TRAVAUX

DE M. DE SCHELLING

PAR M. MIGNET,

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

Lue à la séance publique annuelle du 7 août 1858



PARIS,

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT IMPÉRIAL, RUE JACOB, [illegible]

1858

a Monsieur Salvagnoli
de la part de son affectionné
Mignet

INSTITUT IMPÉRIAL DE FRANCE.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

NOTICE HISTORIQUE
SUR LA VIE ET LES TRAVAUX
DE M. DE SCHELLING

PAR M. MIGNET,

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

Lue à la séance publique annuelle du 7 août 1858.



PARIS,
TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT IMPÉRIAL, RUE JACOB, 56.

1858

NOTICE HISTORIQUE

SUR LA VIE ET LES TRAVAUX

DE M. DE SCHELLING

PAR M. MIGNET,

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES,

Lue à la séance publique annuelle du 7 août 1858.

L'imagination n'est pas étrangère aux philosophes. Quelques-uns d'entre eux sont de grands poëtes qui raisonnent. L'inspiration seconde en eux la réflexion. Elle leur fait entrevoir ce que l'expérience ne saurait leur faire atteindre. Le monde n'est-il pas un sublime poëme en même temps qu'une admirable machine, et, si l'observation attentive doit en découvrir les ressorts compliqués, ne faut-il pas que l'induction hardie cherche à en dévoiler tout le dessein? A côté des observateurs exacts qui décomposent l'esprit et qui étudient savamment l'univers, apparaissent des contemplateurs profonds qui entraînent au loin l'intelligence humaine et la font pénétrer fort avant dans l'œuvre divine. Les ailes de Platon le transportent bien au delà des raisonnements sévères

d'Aristote, et l'imagination ravie de Malebranche lui ouvre des régions au seuil desquelles s'arrête la raison puissante mais discrète de Descartes.

C'est à la séduisante famille des grands esprits inventifs, moins fidèles à l'observation qu'adonnés à l'hypothèse, et néanmoins introduisant la logique dans l'imagination, qu'appartient le philosophe original et fécond dont j'ai à vous entretenir aujourd'hui. De vastes travaux, un beau génie, une glorieuse renommée, avaient fait dès longtemps, de M. Schelling, l'un des cinq associés étrangers de l'Académie des Sciences morales et politiques. Il est l'auteur d'un système dont on peut contester la solidité, non la grandeur; et, comme l'a dit un philosophe français, M. Cousin, juge éloquent des plus mémorables conceptions de l'esprit humain : « Les premières années du XIX[e] siècle ont vu naître « ce grand système. L'Europe le doit à l'Allemagne et l'Al- « lemagne à Schelling. »

Frédéric-Guillaume-Joseph Schelling naquit le 27 janvier 1775, à Léonberg, à trois lieues de Stuttgart, dans l'ancien duché de Würtemberg. C'est au presbytère de cette jolie petite ville adossée à une montagne, surmontée d'une grande tour féodale, au pied de laquelle une gaie rivière serpente à travers une vallée gracieusement sinueuse et se perd dans des perspectives attachantes, que vit le jour et passa ses premières années le futur et poétique auteur de la philosophie de la nature. Son père y était pasteur. Au ministère de l'Évangile il joignait le culte de la science, et n'était pas moins distingué par des connaissances profondes que par une haute dignité de caractère. Orientaliste original, il s'était fait un nom en enseignant l'hébreu,

non plus seulement au moyen des vieilles formes rabbiniques, méthode alors encore en usage, mais en le comparant avec les autres dialectes sémitiques. Philosophe chrétien, il avait consacré des écrits remarqués à l'antique sagesse des Hébreux. Avant d'être élevé, comme il le fut plus tard, à la prélature dans l'Église luthérienne, il avait été appelé au collége de Bebenhausen, où se formaient les futurs ministres de l'Évangile.

Le jeune Schelling vint suivre ses doctes leçons, lorsqu'il eut achevé ses premières études dans l'école latine de Nürtingen. Il avait à peine atteint l'âge de douze ans, et les maîtres, dont il avait épuisé la science, le renvoyèrent à son père en déclarant qu'ils n'avaient plus rien à lui apprendre. Avec une plus forte possession des langues anciennes, il acquit à Bebenhausen la connaissance de l'hébreu et de l'arabe. A quinze ans, ayant encore épuisé l'instruction donnée dans ce collége supérieur, il alla faire ses cours de philosophie et de théologie à l'université de Tubingue, où on ne les commençait d'ordinaire qu'à un âge plus avancé; mais son père, qui le présenta, selon sa naïve et fort exacte expression, comme un esprit précoce, *precox ingenium*, l'y fit recevoir contre l'usage, au-dessus duquel le plaçait en effet la précocité de son savoir et de son intelligence.

Un vaste Institut, sous la forme et avec le titre de séminaire, s'élevait sur la partie la plus agréable du côteau au pied duquel coule le Neckar et que couvre comme un riant amphithéâtre la ville de Tubingue, dont l'université, unissant au respect des traditions une certaine hardiesse d'enseignement, semblait avoir gardé la vieille devise de la Souabe: *Fidèle et libre*. De fermes théologiens, tels que Storr et

Flatt, y maintenaient savamment l'orthodoxie luthérienne. La doctrine de Leibniz, redigée un peu pédantesquement par Christian Wolf, après y avoir eu pour organe, jusqu'en 1790, l'ingénieux logicien et l'habile mathématicien Plouquet, y était professée par un autre Français d'origine, Frédéric Abel, dont plus tard Schelling ne parlait jamais qu'avec une respectueuse reconnaissance. C'est dans cet Institut et sous ces maîtres en christianisme et en philosophie que le jeune Schelling reçut des idées religieuses ineffaçables et se forma aux grands exercices de la pensée.

Au nombre des étudiants qui se préparaient comme lui au ministère évangélique se trouvait un jeune homme, que son esprit subtil et puissant réservait aussi à une vaste célébrité, Hégel, avec lequel Schelling se lia d'une étroite amitié. Les deux amis ne s'occupèrent pas uniquement de leurs hautes études ecclésiastiques, ils y firent, pour ainsi dire, un cours de droit public sous l'enseignement de la France, qui était alors l'institutrice des nations. Ils se passionnèrent pour les principes immortels qu'aux applaudissements de tout ce qui pensait dans le monde, venait de proclamer la grande Assemblée constituante, d'après la philosophie tout humaine du dix-huitième siècle. L'affranchissement politique de la société moderne, l'égalité civile, la liberté de la pensée et de la parole, les droits de la conscience individuelle, reconnus comme fondamentaux et inviolables, excitèrent des transports dans leurs âmes généreuses. Ils avaient même formé un club dans le séminaire, et l'on raconte qu'un dimanche matin, par un beau jour de printemps, ils allèrent, dans une prairie voisine, planter un arbre de la liberté. On montre encore à Tubingue les deux cellules qu'occupaient les deux

séminaristes luthériens, devenus plus tard de si entreprenants philosophes, et d'où ils sortirent pour accomplir tour à tour une révolution intellectuelle en Allemagne.

Dès l'âge de dix-sept ans, Schelling, attiré par un des plus graves problèmes du monde moral, prenait pour sujet de sa thèse de docteur l'ancienne tradition de la Genèse sur l'origine du mal. Il s'attacha, l'année suivante, à expliquer, dans une ingénieuse dissertation, l'esprit philosophique que l'antiquité avait renfermé dans les *mythes* et *les légendes historiques*. Cet écrit remarquable, que suscitèrent les brillants travaux de Herder sur la philosophie de l'histoire, est comme le germe de sa doctrine postérieure sur les mythologies. Mais bientôt, prenant un plus grand essor, il eut l'ambition de perfectionner les théories de deux grands philosophes qu'il devait continuer sans leur ressembler.

Formé comme toute sa génération dans l'étude de Kant, il devint disciple respectueux et indépendant de Fichte, et l'un de ses premiers écrits sur le *moi* comme *principe de la philosophie* fut consacré au développement de la doctrine de cet illustre maître. Avec une audace précoce, il laisse déjà entrevoir, dans cet ouvrage, ce qu'il avouera bientôt, l'idéalisation de la nature et la déification de la pensée. « Le « temps est venu, dit-il, dans son enthousiaste confiance, de « proclamer la grandeur de la raison. Ce n'est qu'en prenant « le sentiment de ce qu'il est, et de tout ce qu'il vaut que « l'homme deviendra tout ce qu'il doit être. Son essence est « la liberté absolue. C'est à la loi de la liberté que l'huma- « nité tout entière doit finalement obéir. A quelque avenir « reculé que soit réservée la gloire d'accomplir cette grande « espérance, il nous appartient d'en préparer au moins

« l'heureux avénement dans l'histoire. Le crépuscule habitue « les yeux à l'éclat du jour. Déjà l'aube matinale blanchit le « ciel d'Orient. Les basses contrées sont couvertes d'un voile « de vapeur, mais sur les hauteurs les cieux brillent d'une « vive clarté. L'aurore s'est levée, et le soleil ne saurait « tarder à paraître. »

En attendant cette apparition, Schelling se livra à de nouvelles études. Instruit dans les langues anciennes et orientales à Nürtingen et à Bebenhausen, versé à Tubingue dans les travaux de l'histoire, les dogmes de la religion et les systèmes de la philosophie, il avait besoin de connaître les sciences des corps après celles des idées. Sa bonne fortune lui fit accompagner, à Leipsig, deux jeunes étudiants d'une ancienne et noble famille, les barons de Riedesel, dont il avait à diriger l'éducation, tout en terminant la sienne. Là, sous un habile professeur, sous Platner qui avait heureusement allié les recherches de la physiologie à la connaissance de la métaphysique, Schelling étudia avidement les phénomènes du monde extérieur et sonda avec admiration les beaux et attachants mystères de la vie organique.

C'était le moment où se faisaient les plus belles découvertes dans ces sciences naturelles qui lui semblaient à la fois un complément et un correctif de l'idéalisme philosophique. Lavoisier avait trouvé depuis peu cet air de la vie qui entretient l'existence des êtres, s'incorpore à la matière inanimée pour en varier les combinaisons, sert aux combustions des corps, d'où il dégage la chaleur et fait éclater la flamme, et auquel il avait donné le nom d'oxygène. Scheele, Deluc, Gren, Girtanner, avaient recherché les effets chimiques de la lumière sans laquelle rien ne se perfectionne et tout dé-

périt dans l'univers. Le puissant fluide dont Franklin avait naguère établi l'identité avec la foudre, Galvani venait d'en reconnaître l'action sur le système nerveux, et l'électricité, source du feu céleste, semblait être la cause de l'impulsion vitale qu'elle ranimait dans les membres déjà paralysés par la mort. Les récentes merveilles du magnétisme, qu'on croyait toucher aux ressorts les plus intellectuels de l'organisation, s'ajoutaient aux anciens prodiges de l'attraction, dont la force, calculée depuis plus d'un siècle, produit les plus vastes ainsi que les plus petites agglomérations de la matière, explique les affinités des corps aussi bien que les mouvements réguliers et l'équilibre harmonieux des mondes.

En même temps que les sciences démêlaient les éléments de l'univers, elles en découvraient le développement progressif. Cette grande idée d'un perfectionnement graduel dans les œuvres de la création et dans la marche du monde, conçue d'abord par Leibniz, était la foi savante du XVIIIe siècle finissant. Turgot l'avait émise d'une manière générale; Condorcet en faisait la loi de l'esprit et l'espérance du genre humain; Werner l'avait appliquée à la lente formation de la terre et par elle avait fondé la géologie; Kielmeyer s'en était servi pour dresser l'échelle ascendante des êtres, tandis que Herder et Lessing, la cherchant dans l'histoire, avaient essayé de marquer à sa lumière les étapes spirituelles et morales qu'a parcourues l'humanité.

Ces découvertes physiques qui suscitèrent de chimériques attentes, cette pensée de genèse et de progrès qui planait dans l'air du temps et devenait, pour ainsi dire, le souffle commun des intelligences, Schelling s'en empara avec imagination et en fit usage avec originalité. Au moyen des unes

il construisit matériellement le monde et il employa l'autre à le développer idéalement, en partant de Dieu dont le monde serait la révélation successive et qui, origine identique des réalités passagères et des idées éternelles, se déploierait dans la nature, poëme de son existence, et se perfectionnerait dans l'esprit humain, résidence de sa pensée. Schelling avait déjà exposé en partie ce système dans ses *Lettres philosophiques sur le dogmatisme* de Fichte et *le criticisme* de Kant, dans ses *Dissertations sur l'idéalisme et la théorie de la science*, et notamment dans ses *Idées pour servir à une philosophie de la nature*, lorsqu'il fut appelé sur un théâtre alors célèbre, par Gœthe, livré aux mêmes études que lui et frappé de la grandeur de ses vues non moins que de la beauté de son talent.

Le pénétrant et tranquille génie qui comprenait sans effort, aimait sans trouble, créait sans enthousiasme; dont la limpide intelligence reflétait avec éclat toutes les idées de l'humanité et s'ouvrait avec ardeur à toutes les connaissances de la nature, excellant dans l'art et se plaisant dans la science, diversifiant ses œuvres comme ses goûts, l'auteur original de *Goëtz de Berlichingen*, touchant de *Werther*, agréable de *Wilhem Meister*, profond de *Faust;* l'observateur ingénieux de la métamorphose des plantes, qui avait annoncé le premier l'identité originelle de tous les organes des végétaux; le savant admirateur de ces affinités électives par lesquelles les éléments mêmes de la matière semblent obéir à des attraits mutuels en s'unissant, l'investigateur hardi des phénomènes de la lumière qui, par sa théorie des couleurs, osait se séparer de Newton; celui dans lequel ses compatriotes voyaient leur Voltaire et trouvaient leur Shakspeare,

le grand, l'heureux Gœthe était déjà le chef intellectuel de son temps et comme le monarque des lettres allemandes.

Il avait, avec le spirituel Wieland, la direction suprême de l'université d'Iéna, en ce moment la première des hautes écoles d'Allemagne. Cette université dépendait de la cour de Weimar-Eisenach, où une femme d'une âme élevée et d'un esprit délicat, la grande-duchesse Anne-Amélie, avait appelé les hommes les plus éminents dans les lettres et dans les arts, et avait entouré ses fils d'un cercle brillant dont faisaient partie Gœthe et Schiller, Herder et Wieland. L'université d'Iéna était digne de la cour de Weimar. Schiller y enseigna l'histoire; Reinhold, Tennemann et Fichte y professèrent la philosophie; Döderlein, Eichorn, Griesbach, Paulus, Schütz y ouvrirent des cours de savante littérature et de haute théologie. C'est dans une chaire d'Iéna que Gœthe fit monter, en 1798, Schelling, qui ajouta bien vite à la célébrité de cette grande école. Il y parut d'abord à côté de Fichte, dont il balança la renommée, et lorsque Fichte, peu de temps après, quitta Iéna pour Berlin, Schelling y domina seul. « Une étoile se couche, » disait Gœthe, « une autre se lève. »

Il se leva en effet avec splendeur sur l'horizon de la philosophie, cet astre nouveau. Si, de sa flamme généreuse, Fichte avait échauffé les âmes, Schelling, par son éclatante lumière, allait éblouir les esprits. Il devait entraîner à sa suite ceux qui l'écoutaient, séduits par les attraits d'une imagination créatrice et rassurés par les explications plausibles d'une haute science. Autour de sa chaire se trouvaient des auditeurs d'un grand esprit, destinés eux-mêmes, après avoir reçu de lui l'impulsion philosophique, à pro-

duire des systèmes célèbres : Krause, Steffens et surtout Hégel, qui vint s'asseoir aux pieds de son ancien condisciple devenu son maître. L'un d'entre eux, l'aimable et pieux Schubert, retrace les effets de son enseignement en une vive peinture.

« Qui traversait dans ce temps-là, » dit-il, « le marché « d'Iéna à l'heure tardive de l'après-midi, rencontrait un « concours d'étudiants plus nombreux qu'à nul autre mo« ment de la journée. Jeunes et vieux, gens de tout esprit « et de tout état, se rendaient en foule au cours de Schel« ling sur la philosophie de la nature. Qu'était-ce donc « qui les y attirait si puissamment? Qu'il me soit permis « de parler de ma propre expérience. L'impression que j'ai « reçue de Schelling était tellement extraordinaire, qu'au« cun de mes maîtres ne m'en a jamais fait éprouver de « semblable. Schelling était encore un jeune homme parmi « nous autres jeunes gens, et le respect avec lequel nous le « considérions s'adressait en lui à une dignité qu'exprimait « tout son être et qui différait de celle dont l'âge environne « une tête blanchie. Sa parole vivante rayonnait d'une force « à laquelle ne pouvait se dérober aucune âme, pour peu « qu'elle fût susceptible d'inspiration. Souvent, pendant « qu'il parlait, nous croyions entendre le prophète d'un « monde transcendant et caché qui n'est ouvert que pour « des yeux sacrés. Son discours, mathématiquement précis « et comme rédigé en style lapidaire, renfermait une matière « inépuisable. Pénétré de la vérité interne de ses idées, il « était si persuadé de ce qu'il avait saisi et conçu, que sa « conviction se communiquait aux autres avec une puissance « victorieuse. »

Le système qu'il développa si merveilleusement dans ses cours, il l'avait déjà exposé en partie dans ses livres. Il aborda les problèmes les plus mystérieux, en prenant pour méthode l'intuition intellectuelle, sorte d'inspiration réfléchie qui crée en quelque sorte les choses en les pensant. Afin d'apprécier le caractère et la portée de son effort, il faut connaître l'état de la philosophie contemporaine au moment où il construisit l'imposant édifice dont beaucoup de matériaux sont d'emprunt, mais dont l'ordonnance fut de génie.

L'Allemagne était dans le plus bel âge de son esprit. Au moment où les liens des États s'y relâchaient, ceux des intelligences s'y resserraient dans une sorte de fédération glorieuse, que formaient, d'un bout du pays à l'autre, l'épique Klopstock, le profond Lessing, le tragique Schiller, le spirituel Wieland, l'ingénieux Herder, l'universel Gœthe et cette foule variée de poëtes, de critiques, de savants, parmi lesquels apparaissent avec grandeur trois philosophes qui ont laissé leur trace dans l'histoire de la pensée.

Il ne faut pas l'oublier, chaque nation a son génie propre dont l'originalité se remarque au milieu même de la diversité de ses œuvres. Chez les Allemands, l'imagination se fait jour dans la science en même temps qu'elle domine dans la poésie, et elle pénètre dans la métaphysique comme elle se déploie dans l'art. Naïfs en étant profonds, mêlant le fantastique au réel, et restant un peu vagues sans être toujours légers, ils suivent encore plus l'inspiration qu'ils ne s'astreignent à l'expérience. Ils observent avec conjecture, concluent avec hardiesse, peignent avec excès, et, capables d'atteindre les vérités les plus hautes par l'élan de la pensée, de parvenir aux découvertes les plus difficiles par la clairvoyance de l'imagi-

nation, ils peuvent tout à la fois concevoir le chimérique système de l'*harmonie préétablie* et inventer le puissant calcul de l'infini, comme l'a fait Leibniz; se livrer aux hypothèses d'une mystique rêverie et trouver les trois grandes lois mécaniques des sphères célestes, comme l'a fait Képler. Cet esprit contenu dans Kant, enhardi dans Fichte, éclate dans Schelling, ces trois représentants d'une des grandes crises philosophiques de la pensée humaine.

On a comparé les philosophes allemands, allant à la recherche de la vérité, aux Israélites s'avançant vers la terre promise, précédés d'une colonne de feu qui les guide dans la nuit, entourés d'une nuée qui les cache dans le jour. Pour apercevoir la lumière vers laquelle ils se dirigent, il faut traverser les ténèbres au sein desquelles ils s'enveloppent. Si l'on ne pénètre au milieu d'eux, on ne peut ni saisir ni suivre leur marche, et, lorsqu'on y entre, on court le risque, en participant à leur lumière, de tomber dans leur obscurité, de voir au dedans et de ne pas faire voir au dehors. Essayons cependant de percer la nuée, sans la laisser se refermer après s'être ouverte, et rendons, s'il se peut, les conceptions allemandes accessibles à des esprits français.

Voulant combattre la doctrine alors dominante de la sensation qui rétrécissait tout, et le scepticisme plus redoutable de Hume qui détruisait tout, Kant, en observateur idéaliste et en profond psychologue, prit la raison qui connaît et qui pense pour le ferme appui de sa philosophie. Il la jugea d'abord dans sa nature, puis dans son action. Appliquant une rare puissance d'analyse à l'instrument même de la connaissance, à la raison pure, il en détermina l'essence, en assigna la portée. L'espace au milieu duquel la raison aperçoit les

objets, le temps dans lequel se succèdent pour elle les actes de la connaissance, les caractères divers qu'elle leur trouve en les appréciant, parurent à Kant les conditions nécessaires du savoir et les formes mêmes de l'intelligence.

Ces lois intérieures de la raison, qu'il décrit avec une sagacité pénétrante et démontre avec une singulière vigueur, doivent-elles être transportées dans le monde extérieur et nous donner de ce qu'il est et de ce qui s'y passe une certitude conforme à l'impression que nous en recevons? Sont-elles autre chose que la projection hors de nous de nos conceptions nécessaires? Ont-elles une réalité externe et, comme il a été dit depuis lors, objective? Peuvent-elles nous garantir l'existence du monde, reflet de notre pensée; celle de Dieu, conception de notre esprit; notre propre existence même comme sujet permanent des phénomènes passagers dont nous avons conscience, ces trois idées de la raison pure élevées au-dessus de toute expérience? Sur toutes ces questions Kant nous a refusé une certitude scientifique, et ce n'est qu'à l'aide de la notion du devoir, loi universelle et absolue de toute volonté intelligente, qu'affirmant la liberté humaine, il a établi l'immortalité de l'âme, conclu l'existence de Dieu, et sauvé par la morale, dans l'examen de la *raison pratique*, les vérités compromises par la métaphysique dans l'examen de la *raison pure*.

Fichte suit Kant, en allant bien au delà. Afin d'échapper à son conceptualisme sceptique, il se précipite dans un idéalisme outré. L'objet à connaître et le sujet qui connaît sont l'œuvre commune du *moi* créateur, principe à la fois de l'être et de la connaissance. Selon Kant, le monde n'existe qu'au dedans de nous; selon Fichte, il ne se réalise qu'autant qu'il

est pensé par nous. Dans les deux systèmes il garde un caractère idéal, puisque le premier en fait une conception de la raison, le second une création de l'intelligence.

Après le sévère observateur qui démontre la pensée sans oser affirmer le monde, après le logicien hardi qui de la pensée déduit le monde dont il lui attribue la création par cela même qu'elle en a la connaissance, vient le poëte philosophe qui les identifie par un audacieux effort d'esprit et avec une grande beauté d'imagination. La distinction établie par Kant entre les choses en soi et leurs phénomènes, Schelling la résout dans une égalité absolue que manifeste le développement parallèle des corps et des idées, développement qu'il expose dans deux ouvrages distincts, dans l'*Esquisse d'un système de la philosophie de la Nature*, et dans le système de l'*Idéalisme transcendantal.*

A l'origine des choses, Schelling pose l'absolu. De ses muettes et obscures profondeurs où dorment confondus la pensée et l'être, sortent par une expansion divine, et passent par des évolutions successives, la nature et l'intelligence, sa double manifestation. Identiques et inertes au sein de l'absolu, elles en partent comme d'un point central pour se déployer avec harmonie dans deux directions différentes. Conservant, dans leur déploiement distinct, les traces de leur union primitive, elles se ressemblent et se reflètent. Dans le monde réel, l'idée se revêt de matière et apparaît sous une forme visible; dans le monde idéal, l'essence devient savoir et prend une forme intellectuelle. La première évolution produit l'univers, la seconde produit la connaissance. C'est ainsi que la pluralité vient de l'unité, que l'infini pénètre le fini, que l'identité se concilie avec le progrès, que la

nature et l'intelligence se rapprochent et s'accordent, la nature en s'organisant par l'intelligence, l'intelligence en se réfléchissant dans la nature.

Depuis la pierre inerte composée d'après les lois chimiques de l'agrégation jusqu'aux astres infatigables qui roulent dans l'espace selon les lois géométriques du mouvement; depuis le simple lichen, où l'organisation est à peine indiquée, jusqu'à l'être le plus compliqué dans sa contexture et le plus élevé dans son existence, règne un seul et même principe d'action. Ce principe, luttant avec la matière brute, lui imprime des caractères plus ou moins bornés, analogues aux conceptions de notre esprit qu'ils tendent à reproduire indéfiniment.

Schelling suit pas à pas cette combinaison de l'esprit originairement infini et de la matière primitivement illimitée, qui se déterminent en se rencontrant, et procèdent par leur opposition comme par leur accord à la formation de l'univers. Il décrit avec profondeur et subtilité l'organisation progressive de la nature, montre les deux puissances qui la composent, passant de sphère en sphère, montant de degré en degré, ramenées chaque fois, par l'influence d'une troisième, à une unité plus haute d'où procède une nouvelle évolution. Il développe, aussi ingénieusement qu'il l'explique, la transformation graduelle de cette force, d'abord mécanique et chimique dans l'ordre inférieur des corps inanimés, puis vitale dans l'ordre plus relevé des êtres organisés; enfin parvenant à sa plus haute puissance et à sa perfection suprême par l'avénement de l'homme et le progrès de l'humanité.

Avec l'homme apparaît la face idéale du système. A la suite

des corps qui ont la propriété de s'organiser sans le savoir, au milieu des êtres qui ont la faculté d'agir sans le vouloir, il en est un qui connaît les autres et qui dispose de lui-même, auquel a été accordé le pouvoir de varier ses procédés et d'améliorer ses œuvres, qui ne tourne pas mécaniquement comme les astres dans un cercle inflexible, qui n'obéit pas comme les végétaux à des impulsions périodiquement semblables et aveuglément organiques, qui ne suit pas comme les animaux des instincts invariables et ne se ment point pour contenter des appétits invincibles et grossiers; mais qui, doué d'intelligence et de volonté, capable de comprendre l'arrangement de l'univers et d'y concourir, est la raison finie détachée de la raison suprême pour refléter les lois du monde. Les modes d'existence dans la nature se transforment en notions abstraites dans l'esprit de l'homme, ses objets s'y retracent en images, ses qualités s'y retrouvent en idées; en un mot, ce qui est en elle se sait en lui. Cette merveilleuse relation entre la substance corporelle et la pensée spirituelle, cette admirable harmonie de l'intelligence et de la matière qui permet à l'existence de devenir connaissance, l'homme qui vit et qui pense, en est à la fois le théâtre et le spectateur.

C'est ce qu'expose Schelling dans la philosophie transcendentale, contre-épreuve de la philosophie de la nature. Il y indique l'origine de la conscience intellectuelle, y décrit ses procédés, y raconte ses actes, y retrace ses époques, y marque leur progrès successif, avec non moins de développement et en y portant autant de rigueur arbitraire que dans la déduction du monde inorganique et du monde vivant. Le système s'achève dans la clarté naissante de celui que Schelling appelle l'*identique-absolu*. « Ce soleil éternel du

« royaume des esprits, dit-il, qui se cache dans l'éclat de sa « resplendissante lumière, d'où émane la conformité à la « loi dans la liberté, et la liberté dans la soumission du « monde moral à des lois, échappe à la connaissance et ne « peut être l'objet que de la foi. » Mais l'histoire dans son ensemble en est une manifestation continue. Auteur des lois nécessaires qui régissent le monde, principe de la liberté intelligente qui anime l'homme, Dieu, médiateur perpétuel entre l'action abstraite de l'esprit et l'existence positive des corps, a conformé la pensée des êtres à la réalité des choses et a maintenu leur indépendance dans leur concert. Ainsi qu'une trame savamment tissée par une main inconnue, l'ordre idéal se développe dans l'histoire où les hommes jouent leur rôle librement, selon le plan divin, et dont l'ordonnance a été conçue par un poëte qui a mis d'avance en accord la marche générale de l'ensemble et le libre arbitre de chacun. Manifestation progressive de Dieu, qui ne s'y réalise jamais complétement, l'histoire est le grand miroir de l'esprit universel, le poëme de l'imagination éternelle.

Au terme de cette double et parallèle évolution du monde de la nature et du monde de l'histoire, il reste au *moi* à prendre conscience de l'identité du monde idéal et du monde réel, de la raison et de l'univers. C'est dans le produit de l'art, œuvre commune de l'inspiration involontaire et de la science réfléchie, que l'intelligence parvient enfin à découvrir la parfaite identité des deux activités nécessaire et libre qui se sont développées dans la nature et dans l'histoire, et à la reconnaître comme semblable à celle dont le principe est en elle-même. Cette œuvre peut seule réfléchir l'absolu qui, dans l'his-

toire, sous le nom de destin, achève l'action imparfaite de la liberté humaine et réalise des fins que l'homme n'avait pas en vue, et dans l'art, sous le nom de génie, inspire à l'artiste des productions dont la portée infinie le surpasse lui-même. L'art est le seul et véritable organe de la philosophie transcendentale; « il ouvre, dit Schelling, le sanctuaire où brûle en « une flamme unique, dans une union originelle et éternelle, « ce qui existe séparé dans la nature et dans l'histoire, ce « qui se fuit constamment dans la vie et dans l'intelligence. « Pour l'artiste comme pour le philosophe, la nature n'est « que le monde idéal apparaissant sans cesse sous des formes « finies, le pâle reflet d'un monde qui n'a de réalité que « dans sa pensée. »

Produit d'une spéculation transcendante et d'un raisonnement laborieux, ce système embrassait tout l'univers et en suivait le progrès dans tous les détails de l'ordre physique et de l'ordre intellectuel. Mais Schelling y confondit ce qu'il y a de divin dans l'existence du monde et dans l'esprit de l'homme avec Dieu lui-même. L'univers ne fut l'œuvre de Dieu qu'en étant une partie de son être. Dieu le créa en se développant lui-même. Il ne s'y manifesta point comme dans son image, il y subsista en quelque sorte comme dans sa forme.

L'audacieux penseur semble avoir assisté à la formation des mondes et des existences. Il sait de quelle manière, à quels moments, par quels procédés, dans quel ordre, elle s'est produite. On dirait qu'il a vu Dieu sortir de sa solitude inerte et de son repos silencieux, pour apparaître sous ses deux faces, comme matière et comme esprit, dans la nature qui s'organise et dans l'intelligence qui s'éclaire gra-

duellement avant de se révéler à elle-même comme divine dans l'homme.

En même temps qu'elles furent vivement admirées, les vastes conceptions de Schelling furent fortement attaquées. Les objections ne manquent jamais aux systèmes. Aucuns n'y échappent, pas plus ceux qui étendent que ceux qui restreignent leurs explications. Dans les trop ambitieux on fait voir ce qu'il y a de chimérique, comme dans les trop étroits ce qu'il y a d'insuffisant. On s'éleva contre cet esprit de Dieu qui dort dans la pierre, qui rêve dans l'animal, qui s'éveille dans l'homme. Comment admettre que Dieu ait besoin de la vie pour se développer et de l'humanité pour se connaître; qu'il ne soit pas au commencement ce qu'il devient à la fin, et qu'il se perfectionne avec son œuvre? Sans doute Dieu révèle sa présence dans la nature, déploie son action dans l'humanité. L'ordre physique le rend visible et l'ordre moral le rend adorable. Sa puissance comme sa sagesse éclatent dans l'arrangement sans lui incompréhensible de l'univers. Mais de ce que Dieu est par sa pensée dans le monde, il ne s'ensuit pas qu'il y soit par son essence; de ce que l'homme en est l'image affaiblie, il ne faut pas en conclure qu'il en soit l'incarnation; de ce que dans l'homme, la connaissance est unie à l'existence, il n'y a pas lieu d'établir par leur union leur identité: elles s'accordent et ne se confondent pas. La coïncidence entre la vue de l'esprit et le spectacle du monde, entre les lois des choses et les pensées de l'entendement, est un fait dont l'évidence est certaine et dont la raison est insaisissable. M. de Schelling ne la donne pas plus qu'un autre. Il affirme bien l'identité du connaissant et du connu, mais il ne la prouve

point, et démontrât-il, ce qu'il suppose, que l'être qui connaît dans l'esprit est l'être qui est connu dans la nature, il n'expliquerait pas mieux le moyen par lequel l'existence parvient à la connaissance.

Schelling, qui devait porter son enseignement dans les diverses parties de l'Allemagne, où ses livres répandaient son système et sa renommée, ne passa que cinq ans à Iéna. Dès 1803, Maximilien Ier, alors électeur et bientôt roi de Bavière, l'attira par les offres les plus séduisantes dans la vieille capitale de la Franconie, dans la cité cléricale de Würzbourg, dont il voulait rendre l'université célèbre et fréquentée. Ce premier souverain de la branche des Deux-Ponts, pendant un long séjour dans notre pays, y avait puisé, avec les lumières généreuses du siècle, le goût d'une culture intelligente et polie. Redevable à la France, dont il suivit longtemps la fortune, de son agrandissement territorial et de sa couronne royale, il devint le fondateur d'une dynastie éclairée qui a fait de Münich une grande école d'idées, un magnifique temple des arts, un lumineux foyer des sciences, son fils et son petit-fils étant devenus, l'un avec une poétique imagination, l'autre avec un discernement élevé, les continuateurs de sa pensée et de ses œuvres. A Würzbourg, où Maximilien avait appelé des maîtres habiles, tels que Paulus et Hufeland, Schelling eut des flots d'auditeurs, et, tout en transformant un peu sa doctrine, il fut l'objet de la même admiration qu'à Iéna.

Mais lorsque, en 1805, celui que son irrésistible épée rendait l'arbitre souverain de l'Europe eut détaché Würzbourg de la Bavière, et l'eut donné à l'archiduc Ferdinand, grand-duc de Toscane et électeur de Salzbourg, l'intolérance y

reparut et la philosophie en sortit. Schelling alla s'établir à Münich, où le nouveau roi avait libéralement réorganisé et magnifiquement doté l'Académie des sciences, depuis lors digne émule de l'Académie de Berlin et de la Société royale de Göttingue. Il en devint membre, et bientôt même ce qu'il avait de goût délicat dans l'esprit et de grand éclat dans le talent le fit nommer secrétaire général de l'Académie récemment fondée des Beaux-Arts.

Schelling rencontra à Münich, dans le président même de l'Académie des sciences, dans le célèbre philosophe Jacobi, l'un de ses plus rudes et de ses plus éloquents adversaires. Cet ancien et ingénieux interlocuteur de Rousseau comme de Voltaire, qui avait correspondu avec l'altier tribun Mirabeau et le sage publiciste Fergusson, était ami des investigations libres mais réglées, dévoué à la science, mais à la science certaine. Il ne partageait pas l'avis trop paradoxal de Fontenelle « que les opinions communes sont la règle des « opinions saines, pourvu qu'on les prenne à contre sens. » Il repoussait les principes hardis affirmés au nom seul du génie spéculatif et soutenait au contraire les témoignages du sentiment universel, de ce qu'il appelait la *foi instinctive, le credo primitif de l'église invisible de l'humanité.* Dans un livre qu'il publia sur les *choses divines et leur manifestation*, Jacobi, examinant avec une véhémente sévérité la doctrine de Schelling, l'accusa de panthéisme, et il attaqua vivement la conception d'un Dieu d'abord sans connaissance et toujours sans personnalité. « Si la raison, dit-il, « s'élève à juste titre contre ceux qui attribuent à Dieu la « forme humaine, des passions humaines, un entendement « humain, ce qui doit la révolter bien plus, c'est l'idée d'un

« Dieu qui a fait l'œil et qui ne voit point, qui a fait l'oreille « et qui n'entend point, qui, étant la source de l'intelligence, « est lui-même sans intelligence; d'un Dieu qui est tout et « rien, plus semblable à un polypier qu'à l'homme, et qui « n'a conscience de lui que dans la conscience humaine. »

Schelling ne resta point sans défense. Il poussa même la défense jusqu'à la plus hautaine agression, dans un écrit qu'il intitula avec une ironie superbe : *Monument que s'est élevé M. F.-H. Jacobi dans son livre des choses divines.* Dans ce mémorable débat, Jacobi soutint qu'on ne pouvait pas allier le théisme avec le panthéisme, accorder Leibniz avec Spinosa; Schelling prétendit au contraire les unir sans effort par sa théorie, et, tout en plaçant Dieu dans la nature et dans l'intelligence, le reconnaître bien avant elles, l'élever bien au-dessus d'elles et en faire, comme il le disait, l'*alpha* et l'*omega* de l'univers.

La gloire de M. Schelling n'eut point à souffrir de ces luttes trop vives, et plus tard, après que Jacobi eut renoncé à la présidence de l'Académie, il y fut remplacé par son illustre adversaire. Déjà, le roi Louis, ayant érigé, en 1825, le lendemain de son avénement au trône de Bavière, une université dans la ville de Münich, y rappela Schelling, qui était allé professer dans la savante université d'Erlangen. Il lui confia le haut enseignement de la philosophie et lui donna pour disciple son propre fils, le prince Maximilien, qui règne aujourd'hui en Bavière. M. Schelling exerça à Münich la même domination qu'à Iéna. Ses cours y eurent le plus grand éclat. Des auditeurs de toutes les nations venaient l'y entendre, et l'on peut juger de leur enthousiasme par les vers de l'un

d'entre eux, le comte Platen, qui a exprimé leur admiration commune dans de poétiques sonnets :

Comme nous étions suspendus à tes lèvres,
Comme chacun de nous t'écoutait avec avidité,
Tandis que les éclairs immenses de ton génie
Pénétraient et se pressaient coup sur coup dans notre âme !
. . . .
Qui est toujours roi dans l'empire du Vrai
Ne commande-t-il pas aussi dans le royaume du Beau?
Toi, tu les vois tous les deux s'unir dans un règne suprême,
Semblables à des sons qui se perdent les uns dans les autres.

La philosophie de Schelling était entrée alors dans sa dernière phase. Les contradictions du sens commun, les répugnances du sens moral, des études nouvelles et peut-être des scrupules anciens l'avaient conduit à la réformer en la complétant. Il l'avait rendue moins exclusivement idéale et plus religieuse. Ce grand changement s'était produit peu à peu dans ses ouvrages comme dans son esprit. La cosmogonie générale qu'il avait exposée, à Iéna, dans ses cours et dans ses livres sur la *philosophie de la nature*, sur l'*idéalisme transcendental* et sur *l'âme du monde;* qu'il avait expliquée par les idées divines dans ses dialogues du *Bruno*, sorte de *Timée* de ce nouveau Platon; dont il avait suivi la déduction variée dans ses brillantes *leçons sur la méthode des études académiques*, s'était déjà tournée, à Würzbourg, en une *théosophie* physique, en une *théogonie* spirituelle, dans son bel ouvrage publié en 1804 sous le nom de *Philosophie et Religion*, et il avait tenté, dès 1809, de sauver l'indépendance de la créature morale dans son important écrit sur la *nature de la liberté humaine*. Dans sa dissertation sur *les*

divinités de Samothrace en 1815, et surtout dans ses Méditations *à Erlangen* après 1820, se rapprochant de plus en plus de son dernier et religieux système, il y arriva pleinement dans son cours sur les *âges du monde*, qu'il ouvrit à Münich vers 1827.

Le propre des grandes doctrines est d'exercer une influence étendue. A travers les degrés divers du développement de la sienne, Schelling fut le souffle qui agita une partie notable de ses contemporains en Allemagne. Penseurs, écrivains, archéologues, artistes, ceux qui l'admirèrent comme ceux qui le combattirent se ressentirent plus ou moins de ses idées dans leurs systèmes et dans leurs œuvres. Il ouvrit même de nouveaux aspects à la science. La théorie de l'*identité* l'avait conduit, dans l'organisation des corps animés, à la grande vue de l'*unité de composition,* déjà pressentie par Buffon, par Gœthe, et qu'un jeune savant français, le futur créateur de l'*anatomie philosophique*, Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, avait émise de son côté dans sa *Théorie des analogues.* Schelling avait dit : « Ces « transformations générales et constantes, que la nature « opère dans la production des diverses espèces, provien- « nent d'un seul et même type fondamental qui se répète « sans cesse avec des rapports qui changent toujours. » Une loi d'unité interne fut reconnue comme le caractère des forces universelles. Elle devint le principe suprême qui servit à expliquer la liaison des formations chimiques avec les développements organiques, les rapports étroits de l'anatomie et de la physiologie comparées. On observa le travail mystérieux de la nature et, comme s'exprimèrent les savants sortis de son école, le côté *nocturne* de la création. Le sys-

tème de Schelling fut transporté dans les sciences naturelles par des hommes dont les noms et les travaux n'ont pas été sans célébrité en Allemagne : Par Oken dans la zoologie, par Steffens dans la géologie, par Döllinger, Görres et Schubert dans la physiologie; par Marcus, Troxler, Jahn dans la pathologie. Il donna naissance à une physique spéculative et même à une médecine pratique. Toutes les deux étaient certainement fort hasardeuses, et peut-être eût-il été aussi peu sûr d'admettre les hypothèses de l'une que peu prudent de se confier aux remèdes de l'autre.

C'est surtout en philosophie que se fit sentir sa féconde influence. Des écoles diverses sortirent de son enseignement. Selon les époques et les aspects successifs de ses doctrines, il eut pour disciples des panthéistes décidés qui étudièrent la nature en identifiant Dieu et le monde, l'âme et le corps; des théistes savants à tendance un peu mystique, qui placèrent Dieu dans la nature tout en le reconnaissant au-dessus d'elle, et qui recherchèrent les lois de la matière où ils introduisirent l'esprit transformé en principe générateur et vital des êtres; enfin des chrétiens raisonneurs et érudits qui poursuivirent les solutions suprêmes à l'aide de la pensée mêlée aux saintes traditions. C'est encore à lui qu'il faut faire remonter en partie l'œuvre de Hégel, qui lui emprunta son premier système en l'exagérant.

La doctrine de Hégel, née de la sienne, mettait la dialectique à la place de l'imagination. Elle déduisait mieux en apparence et ne hasardait pas moins. Bornée dans son principe, vaste dans ses développements, arbitraire sous un appareil algébrique, séduisante par la hardiesse comme

par l'universalité de ses conclusions, elle avait gagné depuis quelque temps les esprits en Allemagne et s'y était établie. A l'identité primitive de l'être et de la pensée dont Schelling fait la source commune de la nature et de l'humanité, Hégel, dans l'intérêt d'une unité plus rigoureuse, substitua l'idée absolue, l'idée pure, l'idée logique, qui, par sa propre et seule activité, devient successivement nature et esprit, monde physique et monde moral. Dans ce système, l'essence des choses était dans leur connaissance, et l'idée produisait l'être.

Ramenant tout l'univers à une simple notion, Hégel la poursuivit dans le cours de son existence compliquée et de ses métamorphoses progressives, la montra passant, en vertu de sa force et comme de sa dialectique instinctive, d'une sphère inférieure à une sphère plus haute, d'une forme moins parfaite à une forme plus achevée. Cette notion se produit d'abord en sortant de Dieu, qui, avant de se réaliser par l'idée, est une pure abstraction, et elle va d'évolution en évolution jusqu'à ce qu'elle finisse par se perdre dans le muet abîme du néant originel d'où elle s'est tirée on ne sait comment et où, après une course aussi vaine que laborieuse, elle retourne on ne sait pourquoi. Hégel en retraça néanmoins la marche à travers toutes les crises de la nature, toutes les phases de l'humanité, parmi tous les éléments comme sous les lois de la physique, entre les causes comme au milieu des événements de l'histoire. Avec une habile pénétration et une incontestable puissance, il l'observa et la décrivit dans la matière, dans la science, dans l'État, dans l'art, dans la religion, dans la philosophie, et montra l'être *pur* se réalisant dans la nature, puis la nature devenant

esprit, enfin l'esprit devenant Dieu. La philosophie de Hégel était un panthéisme abstrait et absolu. Elle enlevait au monde, son auteur; à la création, sa sagesse; à la vie, sa raison divine et sa fin morale; à l'âme humaine, son immortalité. Elle partait du néant de l'être, passait par le néant du devenir, aboutissait au néant de la mort, en traversant d'une manière fatale, par un progrès sans motif, une existence sans but.

Ce fut surtout pour s'opposer aux progrès de cette périlleuse doctrine que M. de Schelling fut appelé en 1841 à Berlin. Déjà en 1834, trois ans après la mort de Hégel, il avait hautement désavoué une philosophie qui s'était donnée comme l'achèvement de la sienne, et il vint alors la combattre dans le lieu même où elle avait été enseignée. Il ne se sentait plus suffisamment libre à Münich, où la domination catholique avait gêné depuis quelque temps l'indépendance intellectuelle, et il céda sans peine aux propositions du roi de Prusse, qui lui offrait une entière liberté et une existence opulente. A son arrivée à Berlin, l'Académie qu'avait fondée Leibniz, et qui ne s'était ouverte ni à Fichte ni à Hégel, le reçut parmi ses membres. Le public fut avide d'apprendre sa doctrine, que Frédéric-Guillaume IV croyait destinée sans doute à arrêter le panthéisme triomphant. Après un long silence, Schelling reprit la parole au milieu d'auditeurs accourus pour contempler et pour entendre ce célèbre interprète de la nature, ce profond adorateur de Dieu qui, le regard encore plein de feu sous une tête blanchie, allait livrer éloquemment le secret de ses dernières méditations.

« Il y a aujourd'hui quarante ans, dit-il, que je suis par-

« venu à tourner un nouveau feuillet de l'histoire de la phi-
« losophie. Une seule page de ce feuillet est actuellement
« remplie, et j'aurais vu avec plaisir qu'un autre que moi,
« tirant de cette découverte tout ce qu'on en peut tirer, eût
« écrit la page restée en blanc. » On ne l'a pas fait, et, loin de compléter la philosophie, on l'a compromise : les libres recherches ont été rendues suspectes par des conclusions irréligieuses, et en ébranlant la morale on a déconsidéré la pensée. Il apporte à la philosophie les secours qu'elle a droit d'attendre de lui. « J'ai fait la moitié d'une chose, ajoutait-il plus
« tard avec une ironie assez hautaine, et Hégel l'a prise pour le
« tout. Dieu a deux faces : j'ai donné la déduction logique
« de son être par le développement de son idée, il l'a prise
« pour la démonstration effective de son essence méta-
« physique. » Ce qu'un autre n'a pas entrepris, il va l'accomplir lui-même. Il achèvera ainsi la doctrine qui fut l'invention de sa jeunesse.

Transporté au milieu d'auditeurs dont la plupart, déjà gagnés à d'autres idées doivent être moins accessibles aux siennes, il flatte leur patriotisme et les dispose à la persuasion en ménageant leur indépendance. Il assure que rien de ce qu'a acquis la véritable science depuis Kant ne sera perdu. Son unique but est d'étendre et de perfectionner la philosophie. Il la glorifie en la rattachant à l'histoire de son pays. Elle y est née, lorsque le grand acte de la délivrance spirituelle fut accompli par la réformation, et, en exaltant naguère le courage de la jeunesse aux jours des malheurs de l'Allemagne, elle a contribué à la délivrance nationale. Pour lui, Allemand par le cœur, ayant tour à tour ressenti les souffrances et les prospérités de la patrie, il conjurait les

Allemands de ne pas laisser se dissiper et se perdre cet héritage de la science qui était leur honneur comme il avait fait leur salut; il ajoutait avec non moins de bonheur que d'éloquence :

« Je suis venu au milieu de vous, n'ayant d'autre arme « que la vérité, ne prétendant à d'autre protection qu'à « celle que la vérité offre par sa propre force, ne demandant d'autre droit que celui que je désire voir conserver « à chacun de vous, le droit de rechercher librement ce « qu'il convient de croire, de communiquer librement ce « que j'aurai découvert... Je me voue tout entier à la mission dont je me suis chargé; je vivrai pour vous, pour « vous je ne cesserai de travailler tant qu'il y aura en moi « un souffle de vie et tant que le permettra Celui sans la volonté duquel un cheveu ne saurait tomber de nos têtes, « encore moins une parole profondément sentie sortir de « notre bouche; Celui sans l'inspiration duquel une idée lumineuse ne peut s'élever dans notre esprit, ni une pensée « de vérité et de liberté éclairer notre âme. »

La philosophie nouvelle que M. Schelling professa à Berlin, il l'avait déjà exposée à Münich. Par le système de l'identité, il avait conduit toutes choses vers Dieu; mais si Dieu y était proposé pour l'unité nécessaire, il n'y était pas compris dans la réalité de son existence, ni montré dans l'acte de la création. Dieu traversait tout et dépassait tout; il était dans tout, sans demeurer en rien. Source de l'être et terme de la pensée, ce Dieu tombé dans l'imperfection de l'existence passagère, obscurci par les ténèbres de la connaissance bornée, ayant produit sans volonté, perfectionnant sans amour, tantôt moins tan-

tôt plus que l'homme; ce Dieu qui avait un développement et non une providence, auquel on arrivait non par l'adoration, mais par la déduction, qui n'était pas le recours de l'âme, mais le but de la logique; ce Dieu impersonnel, ne pouvait pas plus suffire à la raison que contenter le sentiment du genre humain.

Sans renoncer à cette doctrine, Schelling la transforma. Il s'arrangeait avec beaucoup d'art pour être fidèle à lui-même tout en se modifiant. Les conceptions ne coûtaient rien à sa facile fécondité, et il les plaçait savamment dans un accord harmonieux. C'est ainsi qu'il sut faire de la seconde phase de son système le complément de la première. Dans la première il n'obtenait, par l'esprit, qu'un Dieu abstrait, et il l'appela philosophie *rationnelle* ou *négative*, comme n'établissant rien que d'idéal; dans la seconde, qu'il nomma *positive*, il s'éleva au Dieu réel, placé non seulement au delà, mais au-dessus de l'existence, dont il est plus que la fin, dont il est la cause.

La philosophie *négative* monte les degrés divers de l'existence et atteint, de progrès en progrès, à l'idée du dernier principe qui, n'étant plus une forme, mais la substance même de l'être, demeure la réalité absolue, puisqu'elle ne peut plus se résoudre en autre chose. L'homme parvient ainsi à Dieu par l'idée, et en Dieu il trouve un idéal au moyen duquel il s'élève au-dessus de lui-même. Mais le principe retrouvé par là est uniquement le produit de la pensée. Afin de le réaliser et d'en faire la base vivante de la science, il faut passer à la philosophie *positive* qui, se transporte, par un élan immédiat et direct, jusqu'au *prius* absolu, comme il l'appelle, descend ensuite de Dieu au monde, du Créateur à la créa-

tion, de l'existence nécessaire à l'existence contingente.

Comment Schelling montre-t-il le Dieu réel, prouve-t-il le Dieu créateur? L'homme lui en offre le moyen. En acquérant la connaissance de soi-même, l'homme aperçoit en lui une opposition intérieure dont il ne saurait triompher tout seul ; il sent de plus que l'ordre de choses dans lequel il vit est accidentel et pouvait ne pas être. Libre vis-à-vis du monde, il comprend que le monde est librement produit. Le sentiment profond d'une incontestable liberté est la raison métaphysique qui le conduit à un Dieu, auteur volontaire du monde. La vue de son infirmité morale lui attestant sa séparation de celui en qui est le souverain bien, la pleine connaissance, la tranquille félicité, et lui faisant désirer avec ardeur sa réunion à lui, est la raison pratique qui le conduit à un Dieu personnel et libre. Ainsi le Dieu auquel Schelling arrive est un Dieu dont l'existence est antérieure à toute volonté, à toute pensée ; qui, en même temps qu'il est tout, contient en soi le principe de tout.

Parvenu à cette notion véritable de Dieu, à ce profond théisme qui est le terme de toute vraie philosophie, Schelling fit un pas de plus : il devint philosophiquement chrétien. Sans s'éloigner de son ancien système, il exposa une interprétation originale et savante des anciennes religions et particulièrement du christianisme. Il enseigna ce qu'il a appelé une *philosophie des mythologies* et une *philosophie de la révélation.*

Selon M. Schelling, l'homme en qui se sont concentrées les puissances divines pour former une nouvelle unité, ayant comme esprit une action libre, a pu se transporter dans un nouveau développement, y entraîner les puissances théogo-

niques elles-mêmes, se séparer arbitrairement de Dieu, et, avec lui, en séparer le monde. C'est alors que les puissances théogoniques qu'il a égarées et auxquelles il reste assujetti, conservant encore quelque chose de leur nature divine, produisent dans la conscience humaine une série de fausses images qui composent la succession des mythologies. Ces mythologies, dont l'évolution est représentée par les divers peuples, ne sont pas seulement les produits de la pensée, elles sont les reflets des puissances engagées dans la construction de la nature. Les conceptions religieuses se perfectionnent ainsi graduellement, moins à l'aide d'un savoir plus étendu découvrant mieux l'ordonnance du monde et en faisant mieux connaître l'auteur, que par l'action que ces puissances exercent sur l'intelligence et sur la foi des hommes. Avec elles M. Schelling avait composé le monde, par elles il fonde les religions; il montre et il explique la succession de celles-ci depuis le polythéisme qui fait illusion à l'homme jusqu'au christianisme qui l'éclaire et qui le sauve. Le christianisme est seul vrai et seul complet à ses yeux. En le considérant comme l'œuvre de la puissance théogonique spirituelle qui s'incarne et se sacrifie pour vaincre le mal dans le monde et ramener l'homme à Dieu, le philosophe en déduit spéculativement la trinité et en tire la rédemption terrestre et la vie future, en se rapprochant de son mieux, quoique bien arbitrairement, des textes évangéliques.

Dans cette philosophie de la révélation qui fait suite à la philosophie de la nature, M. Schelling a déployé un savoir étendu, montré une originalité féconde, et, par des interprétations subtiles, développé des déductions spécieuses. Est-il aussi concluant qu'ingénieux? Malgré la rare habileté qu'on

admire en lui, on ne saurait se laisser convaincre en des choses où il n'est guère possible que d'être persuadé. D'ailleurs M. Schelling n'accommode-t-il pas un peu trop les faits à ses théories? Après l'avoir trouvé en bien des rencontres conjectural comme savant, hypothétique comme philosophe, il est bien difficile de ne pas voir en lui un théologien fort hasardeux. Il met tant d'arbitraire dans l'explication de la nature, qu'il n'arrive pas toujours à la science; il porte tant d'imagination dans la philosophie, qu'il affirme assez fréquemment ce qu'il faudrait démontrer; il interprète si librement le christianisme, qu'il court le risque de satisfaire aussi peu la foi que la raison.

La philosophie de la révélation eut moins de succès à Berlin que n'en avait eu à Iéna la philosophie de la nature. Elle fut attaquée, et même raillée. Un célèbre professeur d'Heidelberg, rationaliste non moins passionné qu'opiniâtre, le docteur Paulus, lié autrefois avec Schelling d'une étroite amitié qu'avait alors rompue le désaccord des idées, parvint à se procurer ses nouvelles leçons. Il les acquit à prix d'argent d'un des auditeurs de Schelling, qui lui vendit le manuscrit où il les avait rédigées, après les avoir entendues. Sans scrupule et sans ménagement, le docteur Paulus fit imprimer le manuscrit sous ce titre mordant : *La Philosophie de la révélation enfin révélée.* Il poursuivit le système de ses arguments et l'auteur de ses sarcasmes. Cette publication irrégulière et peu exacte causa du scandale en Allemagne, et, un instant, troubla la paix de Schelling. Faite à son insu par l'infidélité d'un élève et la haine d'un adversaire, il s'en indigna comme d'un larcin, et la désavoua comme une contrefaçon. Mais, malgré son désaveu, et quoi-

que la vente en fût d'abord interdite en Prusse, cet ouvrage se répandit beaucoup, et servit à faire juger son système sans le faire complétement connaître.

La contradiction ne lui manqua point de la part des Hégéliens, en face desquels il était venu planter son drapeau. Appelé à Berlin pour les combattre, il ne souffrit point qu'on les empêchât de lui résister. L'un des plus fidèles comme des plus résolus disciples de Hégel l'attaquait tous les jours. Schelling refusa d'être protégé contre ses vives agressions : « Si l'on ôte la parole à Marheineke, dit-il, je me tais. Je ne veux pas qu'on m'appelle le philosophe du roi de Prusse. » Il souhaitait la liberté pour lui et la réclamait aussi pour les autres, ne croyant pas qu'on pût commander aux esprits, y introduire les idées par voie d'autorité ou les y étouffer sous la compression du silence.

Il continua son enseignement jusqu'à un âge fort avancé. Alors le roi lui-même, malgré le prix qu'il attachait à la propagation de sa doctrine parmi la jeunesse de l'université, le pria de garder sa belle position sans porter les charges trop fatigantes du professorat. Redevenu silencieux, mais resté méditatif, Schelling achevait laborieusement son œuvre, dont il mettait d'accord les diverses parties, et qu'il considérait comme la première philosophie universelle, puisqu'elle embrassait dans ses explications Dieu et le monde, la nature et l'humanité, la science et l'histoire, les idées et les religions, l'existence actuelle et la vie future. Il préparait ces nombreux volumes que publie aujourd'hui la pieuse et savante sollicitude d'un fils non moins versé dans ses doctrines que dévoué à sa gloire.

Une modération réfléchie, une dignité sereine, l'ardeur

avec la régularité, la tempérance dans la force, les belles satisfactions des sentiments de l'âme, les purs et grands exercices de l'intelligence, aidèrent M. Schelling à atteindre de longs jours et à les remplir. Mais la mort attend les philosophes qui connaissent le plus la vie et qui en usent le mieux, tout comme elle frappe ceux qui la traversent avec inexpérience et qui l'épuisent sans discrétion. M. Schelling n'était pas loin de sa quatre-vingtième année. Les effets de l'âge ne se remarquaient point dans son esprit, dont s'était conservée la vigoureuse intégrité. Mais le corps s'affaissait depuis quelque temps, et, pour en remonter les ressorts, il allait d'ordinaire prendre les eaux de Carlsbad ou de Pyrmont. Dans l'été de 1854, se sentant de plus en plus affaibli, il se rendit aux eaux de Ragatz en Suisse, afin d'y chercher, sinon un remède, du mo in un soulagement au mal de la vieillesse qui ne se guérit pas. Il était accompagné de sa femme qui ne devait lui survivre que de quelques mois et d'un de ses fils, professeur de droit à Erlangen. Une brusque inflammation d'entrailles l'enleva en quelques jours.

M. Schelling mourut le 20 août 1854, loin des capitales qu'il avait remplies de sa parole et de sa renommée, et ses restes furent déposés dans l'humble cimetière d'un petit village des Alpes. Au moment où la dépouille mortelle de ce grand philosophe, qui avait voulu montrer Dieu dans le monde et trouver le christianisme par la raison, fut rendue à la terre, les dissidences des cultes cessèrent sur sa tombe et les ministres de deux églises en désaccord lui donnèrent les bénédictions de l'Église universelle. Un sage prêtre, le doyen de Ragatz déclara qu'il n'hésitait point à accorder les prières

catholiques à un pareil protestant, devant lequel devaient s'abaisser les barrières qui séparaient les confessions chrétiennes, et rappela, en la lui appliquant, la promesse évangélique : *Il n'y aura qu'un seul pasteur et qu'un seul troupeau.* Un docte et pieux ministre du Würtemberg, le fils même de Schelling, qui n'avait pu accourir assez vite pour lui fermer les yeux, l'accompagna jusqu'à sa dernière demeure, et, dans sa tristesse et sa soumission, il dit comme Job : *Le Seigneur l'avait donné, le Seigneur l'a ôté, que la volonté du Seigneur soit faite !* Avec une admiration émue et une foi reconnaissante, il parla de ce que le suprême dispensateur des dons de l'esprit et des vertus de l'âme avait accordé à son glorieux père qui, après avoir été l'un des plus éclatants flambeaux allumés pour éclairer l'œuvre divine, était retourné là haut pour s'éclairer complétement lui-même à la lumière éternelle. Singulier et bel exemple de conciliation religieuse bien digne d'être donné sur la tombe de ce grand conciliateur qui, durant près de soixante années, avait cherché à tout unir en expliquant tout !

Cette tombe creusée au pied des montagnes, dans une vallée retirée que baignent les premiers flots du Rhin et sur laquelle les cimes des Alpes, étincelantes aux rayons du soleil, projettent soir et matin leurs reflets d'or, semblait un lieu choisi tout exprès pour le repos de ce lumineux ami de la nature, de ce poétique interprète de l'univers. Une simple croix en marqua d'abord la place; mais bientôt, à côté de la croix du chrétien, le roi de Bavière Maximilien II, en prince des plus éclairés et en disciple reconnaissant, a fait ériger un monument au philosophe. Ce monument, que surmonte le buste de Schelling, représente en un bas-relief

animé l'éloquent professeur qui du haut de sa chaire communique ses idées à des auditeurs attentifs, parmi lesquels le roi lui-même écoute avec recueillement celui qu'il appelle son maître chéri. On y lit la glorieuse inscription : *Au premier penseur de l'Allemagne.*

M. Schelling est en effet un penseur aussi éclatant que profond. Il a saisi avec puissance et traité avec originalité les grands problèmes qui s'offrent à l'esprit avide de découvrir son origine, de connaître sa nature, de pénétrer sa destinée et qui le tourmentent d'âge en âge. On peut ne pas trouver ses explications concluantes, mais on ne saurait méconnaître ce qu'il y a de grand dans ses idées; son génie qui s'élève vers les régions inaccessibles peut sembler téméraire, mais il surprend et il enlève par la force de ses élans, il frappe par l'étendue de ses pénétrantes suppositions, il éblouit par la beauté de ses constructions majestueuses. S'il ne parvient pas à convaincre, il émeut la pensée et l'entraîne à demi séduite dans les mystérieuses contemplations de l'univers et de Dieu. Schelling n'a vécu que pour le perfectionnement de la science dont il avait le culte et dont il était comme le prophète. Il a fait du monde une œuvre d'art, de la philosophie une religion. S'il n'est pas de ces génies mesurés et circonspects qui découvrent les vérités partielles par l'observation, il est de ces génies entreprenants et hasardeux qui s'élancent vers la vérité universelle par l'inspiration, conçoivent ce qui ne se démontre pas, entrevoient ce qui ne s'atteint pas et parviennent à Dieu par la trace que Dieu a mise de ses desseins dans le monde et de son esprit dans l'homme. La diversité de ces génies aide également à la marche du genre humain : les uns, en

l'éclairant d'une abondante et forte lumière sur quelques points de la route; les autres en lui montrant les plus lointains horizons à travers de vacillantes mais magnifiques lueurs.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT IMPÉRIAL, RUE JACOB, 56.





